

---

## ALBERT CAMUS, *Discours de Suède*

Discours de réception du Prix Nobel de littérature,  
prononcé à Oslo, le 10 décembre 1957

---

En recevant la distinction dont votre libre Académie a bien voulu m'honorer, ma gratitude était d'autant plus profonde que je mesurais à quel point cette récompense dépassait mes mérites personnels. Tout homme et, à plus forte raison, tout artiste, désire être reconnu. Je le désire aussi. Mais il ne m'a pas été possible d'apprendre votre décision sans comparer son retentissement à ce que je suis réellement. Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier, habitué à vivre dans la solitude du travail ou dans les retraites de l'amitié, n'aurait-il pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ? De quel cœur aussi pouvait-il recevoir cet honneur à l'heure où, en Europe, d'autres écrivains, parmi les plus grands, sont réduits au silence, et dans le temps même où sa terre natale connaît un malheur incessant ?

J'ai connu ce désarroi et ce trouble intérieur. Pour retrouver la paix, il m'a fallu, en somme, me mettre en règle avec un sort trop généreux. Et, puisque je ne pouvais m'égaliser à lui en m'appuyant sur mes seuls mérites, je n'ai rien trouvé d'autre pour m'aider que ce qui m'a soutenu, dans les circonstances les plus contraires, tout au long de ma vie : l'idée que je me fais de mon art et du rôle de l'écrivain. Permettez seulement que, dans un sentiment de reconnaissance et d'amitié, je vous dise, aussi simplement que je le pourrai, quelle est cette idée.

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-

chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et, s'ils ont un parti à prendre en ce monde, ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne régnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel.

Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Ou, sinon, le voici seul et privé de son art. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le faire retentir par les moyens de l'art.

Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais, dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté. Puisque sa vocation est de réunir le plus grand nombre d'hommes possible, elle ne peut s'accommoder du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes. Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir — le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression.

Pendant plus de vingt ans d'une histoire démentielle, perdu sans secours, comme tous les hommes de mon âge, dans les convulsions du temps, j'ai été soutenu ainsi par le sentiment obscur qu'écrire était aujourd'hui un honneur,

96 parce que cet acte obligeait, et obligeait à ne pas  
écrire seulement. Il m'obligeait particulièrement à  
porter, tel que j'étais et selon mes forces, avec  
99 tous ceux qui vivaient la même histoire, le mal-  
heur et l'espérance que nous partageons. Ces  
hommes, nés au début de la première guerre  
102 mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où  
s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et les  
premiers procès révolutionnaires ont été confron-  
tés ensuite, pour parfaire leur éducation, à la  
105 guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale,  
à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la  
torture et des prisons, doivent aujourd'hui élever  
108 leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé  
de destruction nucléaire. Personne, je suppose, ne  
peut leur demander d'être optimistes. Et je suis  
111 même d'avis que nous devons comprendre, sans  
cesser de lutter contre eux, l'erreur de ceux qui,  
114 par une surenchère de désespoir, ont revendiqué  
le droit au déshonneur, et se sont rués dans les  
nihilismes de l'époque. Mais il reste que la plupart  
117 d'entre nous, dans mon pays et en Europe, ont  
refusé ce nihilisme et se sont mis à la recherche  
d'une légitimité. Il leur a fallu se forger un art de  
120 vivre par temps de catastrophe, pour naître une  
seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert,  
contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre  
123 histoire.

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à  
refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle  
126 ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus  
grande. Elle consiste à empêcher que le monde  
ne se défasse. Héritière d'une histoire corrompue  
129 où se mêlent les révolutions déchues, les techni-  
ques devenues folles, les dieux morts et les idéo-  
logies exténuées, où de médiocres pouvoirs peu-  
vent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus  
132 convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à  
se faire la servante de la haine et de l'oppression,  
135 cette génération a dû, en elle-même et autour  
d'elle, restaurer à partir de ses seules négations un  
peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir.  
138 Devant un monde menacé de désintégration, où  
nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour  
toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle  
141 devrait, dans une sorte de course folle contre la  
montre, restaurer entre les nations une paix qui  
ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nou-  
veau travail et culture, et refaire avec tous les  
144 hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr  
qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche im-  
mense, mais il est sûr que, partout dans le monde,  
147

elle tient déjà son double pari de vérité et de  
liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine  
150 pour lui. C'est elle qui mérite d'être saluée et  
encouragée partout où elle se trouve, et surtout  
là où elle se sacrifie. C'est sur elle, en tout cas,  
153 que, certain de votre accord profond, je vou-  
drais reporter l'honneur que vous venez de me  
faire.

Du même coup, après avoir dit la noblesse du  
métier d'écrire, j'aurais remis l'écrivain à sa vraie  
place, n'ayant d'autres titres que ceux qu'il partage  
156 avec ses compagnons de lutte, vulnérable mais  
entêté, injuste et passionné de justice, construi-  
sant son œuvre sans honte ni orgueil à la vue de  
159 tous, toujours partagé entre la douleur et la beau-  
té, et voué enfin à tirer de son être double les  
créations qu'il essaie obstinément d'édifier dans le  
162 mouvement destructeur de l'histoire. Qui, après  
cela, pourrait attendre de lui des solutions toutes  
faites et de belles morales ? La vérité est mysté-  
165 rieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté  
est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante.  
Nous devons marcher vers ces deux buts, pénible-  
168 ment, mais résolument, certains d'avance de  
nos défaillances sur un si long chemin. Quel écri-  
vain dès lors oserait, dans la bonne conscience, se  
171 faire prêcheur de vertu ? Quant à moi, il me faut  
dire une fois de plus que je ne suis rien de tout  
cela. Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au  
174 bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi. Mais  
bien que cette nostalgie explique beaucoup de  
mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans  
177 doute à mieux comprendre mon métier, elle  
m'aide encore à me tenir, aveuglément, auprès de  
tous ces hommes silencieux qui ne supportent  
180 dans le monde la vie qui leur est faite que par le  
souvenir ou le retour de brefs et libres bonheurs.

Ramené ainsi à ce que je suis réellement, à mes  
186 limites, à mes dettes, comme à ma foi difficile, je  
me sens plus libre de vous montrer, pour finir,  
l'étendue et la générosité de la distinction que  
189 vous venez de m'accorder, plus libre de vous dire  
aussi que je voudrais la recevoir comme un hom-  
mage rendu à tous ceux qui, partageant le même  
192 combat, n'en ont reçu aucun privilège, mais ont  
connu au contraire malheur et persécution. Il me  
restera alors à vous en remercier, du fond du  
195 cœur, et à vous faire publiquement, en témoignage  
personnel de gratitude, la même et ancienne pro-  
messe de fidélité que chaque artiste vrai, chaque  
198 jour, se fait à lui-même, dans le silence.